



# Rosette, 3 décis!

## La vie trépidante des cafés au Landeron

0729 Phototypie Co., Neuchâtel.

Landeron



### Fondation de l'Hôtel-de-Ville du Landeron

27.04 —  
01.12.2019

Ville 35, 2525 Le Landeron - [www.fhvl.ch](http://www.fhvl.ch)  
Samedis-dimanches 14:30-17:30 | Entrée libre



Le Faubourg — Le Landeron





## **Rosette, trois décis !**

### **La vie trépidante des bistrots du Landeron**

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, Le Landeron compte 17 bistrots pour 1'400 âmes, soit un établissement pour 83 habitants ! La grande majorité des Landeronnais habitent à moins de 100 mètres d'un bistrot, parfois beaucoup moins ! C'est dire l'importance des cafés-restaurants dans la vie sociale d'alors.

Il est vrai qu'à l'époque la majeure partie des habitants de la localité travaillent encore sur place, en particulier dans l'agriculture, la viticulture, le maraîchage et l'artisanat, sans oublier les ouvriers des nombreuses industries – surtout l'horlogerie et la mécanique.

Alors que ni télévision, ni réseaux sociaux n'existent et que la radio en est à ses balbutiements, les bistrots occupent une place prépondérante dans la vie quotidienne de la localité. De plus, les habitations étant le plus souvent petites et les familles nombreuses, cette promiscuité incite à la fréquentation – par les hommes surtout – des établissements publics.

L'exposition évoque la vie trépidante des cafés au Landeron, lieux de loisir, mais aussi miroir de la société d'antan.

## Un monde d'hommes ... avec quelques femmes

À l'époque, le bistrot est un univers essentiellement masculin. Il est mal vu pour les femmes de s'y rendre seules comme clientes, et celles qui le font ont parfois mauvaise réputation : une femme se doit d'être accompagnée. Pourtant, dans les bistrots, les femmes jouent un rôle essentiel, mais confiné le plus souvent au service. Il y a bien sûr des femmes gérantes d'établissement, mais elles sont relativement peu nombreuses. Parfois, le bistrot est la seconde source de revenus des tenanciers. Dans ce cas, l'homme travaille à l'extérieur, dans l'agriculture, la viticulture ou en usine, et la femme gère l'établissement. Elle est aussi cuisinière, et selon son talent, elle est à l'origine de la notoriété de son établissement.

Celles qu'on appelle alors les sommelières incarnent la qualité de l'accueil des bistrots. Au Landeron, celles-ci sont généralement originaires du canton de Fribourg, parfois du Val-de-Ruz, et sont issues de familles nombreuses du monde de l'agriculture. L'entregent, l'amabilité ou le charme personnel des sommelières ne sont pas pour rien dans le succès d'un établissement. C'est une fonction exigeante, souvent pénible, aux horaires chargés, dans un univers enfumé où l'on boit souvent à l'excès. Tout cela complique la marche et encore plus souvent la fermeture de l'établissement, ce qui est à l'origine de moult disputes. Les sommelières, fines psychologues ou les gérantes au caractère bien trempé – souvent les deux – contribuent à gérer avec doigté les situations conflictuelles et à ramener le calme.

Autrement dit, la sommelière, à l'époque, n'est pas seulement celle qui, comme le chantait Edith Piaf, « essuie les verres au fond du café » ou sert à boire. Elle est souvent la confidente des hommes esseulés ou de ceux que la vie accable. Les hommes les courtisent. Elle les écoute, les remet à leur place, tolère leurs radotages, les conseille, leur redonne confiance. On l'a vu à l'époque de la Première Guerre mondiale, où elle devient en quelque sorte la « maman » des soldats coupés de leur famille, à l'image de la célèbre Gilberte de Courgenay. Elle est la médiatrice entre les clients qui se prennent de bec. Elle est parfois l'animatrice et crée à elle seule l'ambiance

du bistrot, tout ce qui fait que les clients privilégient tel ou tel établissement. Elle remplace le patron ou la patronne lors de leurs absences. Elle gère la caisse à l'époque où aucun contrôle électronique n'existe. Elle vire souvent elle-même les soiffards et les « pèdzes », ceux qui n'arrivent pas à s'en aller à l'heure de la fermeture.

Et les histoires d'amour ne sont pas rares. Nombre de sommelières se marient avec des hommes du Landeron ou des environs. Beaucoup de familles du lieu se sont ainsi fondées.

## Un microcosme de la société

Du début du siècle jusqu'aux années 1970, la vie des bistrots est d'une incroyable densité. Toutes les classes sociales s'y retrouvent. Ouvriers, agriculteurs, maraîchers, vigneron, artisans, bouchers, maquignons, employés, chauffeurs, militaires, propriétaires de domaines ou simples journaliers : tous fréquentent les bistrots. Un peu moins souvent les instituteurs, prêtres, pasteurs, fonctionnaires ou professions du tertiaire qui gardent quelque distance avec ces établissements, histoire de ne pas risquer d'entacher leur réputation. Mais, autour de la table, les contacts s'établissent assez facilement et contribuent à souder la communauté villageoise.

Le bistrot est donc très loin de pouvoir être réduit à sa seule fonction de débit de boissons. C'est un véritable microcosme de la société d'alors. D'autant que bien d'autres activités s'y déroulent. Les sociétés locales, qui n'ont souvent pas de local propre, y tiennent leurs assemblées, celles de comité ou celles de l'ensemble de leurs membres. Nombre de sociétés y ont là leur « stamm », lieu de réunion habituel, concrétisé par une table qui leur est dédiée, et sur laquelle sont parfois gravés les noms de leurs membres d'honneur. La plupart des sociétés locales disposent de vitrines dans lesquelles leurs bannières sont exposées, en compagnie de leurs trophées, coupes, médailles, channes, plateaux, couronnes, classements, distinctions et lauriers d'honneur. À la fin des séances, tout le monde se retrouve dans la salle du café pour y finir, parfois fort tard, la soirée.

## Une vie de bistrot intense

Au bistrot, on ne fait pas qu'échanger des rumeurs ou des potins. On y joue aux cartes, certainement le loisir le plus pratiqué. Aucun bistrot ne peut d'ailleurs se concevoir sans ses jeux de cartes, tapis verts, ardoises, crayons ou craies. Souvent, ce sont les mêmes équipes qui s'y retrouvent à jour et heure fixe pour d'innombrables parties de jass ou d'autres jeux.

De nombreux bistrots organisent aussi des lotos qui font le plein de joueurs ; la perspective d'un panier garni, à une époque où les salaires sont minces, est restée longtemps attractive.

On y joue aussi aux quilles, lorsqu'un tel jeu existe. Dans certains établissements, on danse les samedis, lundis ou mardis au son de l'accordéon ou des orchestres champêtres, le dimanche étant généralement exclu pour des raisons religieuses. Lorsque la radio apparaît, elle devient un centre d'attraction et les clients y écoutent de la musique, des pièces radiophoniques, notamment des pièces policières restées célèbres, et surtout des reportages sportifs, vécus en commun dans une folle ambiance. Lorsque la télévision se répand, à la fin des années 1950, elle joue le même rôle.

Le bistrot n'est pas qu'un lieu ludique ou récréatif. On y parle beaucoup de l'actualité, défaisant et refaisant interminablement le monde. On y lit beaucoup les journaux, dont les articles sont abondamment commentés. On y parle politique, fédérale, cantonale et surtout locale, à une époque qui connaît de profonds clivages politiques. Les confrontations entre radicaux, libéraux et socialistes sont souvent extrêmement virulentes, bien davantage qu'aujourd'hui. Chaque parti a d'ailleurs son bistrot privilégié, comme chaque parti a son organe de presse préféré.

## Les mauvaises affaires

C'est souvent autour d'un verre que l'on parle affaires. Les témoignages abondent dans ce domaine. Et l'on ne compte plus les lopins de vigne, les terres agricoles ou les jardins qui ont changé de mains à la fin d'une partie de cartes. Ou les emprunts gagés sur la terre qui ont parfois conduit les créanciers à faire saisir ces biens.

C'est dans les bistrots aussi que l'on s'engageait dans des cautionnements hasardeux, une pratique devenue un véritable fléau. Sous l'effet de l'alcool, certains clients en veine de prospérité en venaient à signer des cautionnements pour des montants considérables. Lorsque le cautionné faisait faillite, ce qui n'était pas rare, celui qui s'était engagé imprudemment tombait à son tour. L'homme marié pouvait en effet signer seul de tels documents. Le cautionnement était même devenu tellement préjudiciable que l'État finit par exiger la signature de l'épouse, ce qui mit fin à cette pratique.

À l'époque, un simple bout de papier signé sur un coin de la table suffisait. Et même la simple parole, devant témoins, engageait les parties. Personne, ou presque, ne songeait à se dérober à ses responsabilités tant la parole était considérée comme « sacrée », c'était une question d'honneur, un usage issu du monde agricole dans lequel une vente se concluait sur une poignée de main.



## **Alcool aidant, on en vient aux mains**

Les temps sont durs, l'argent rare et le travail pénible. Le bistrot n'est pas un monde tout de beauté et d'harmonie. Les ambitions, les rivalités entre propriétaires, les jalousies entre soupirants, les querelles de voisinages, les disputes familiales, et les conflits liés aux héritages témoignent de la rudesse de l'époque.

Ces situations sont à l'origine de bagarres qui ne sont pas rares à la sortie des cafés. Une parole mal placée, une médisance, se règlent aux poings. Ce sont presque toujours des conflits limités à deux personnes et la plupart se concluent sans plaintes et sans interventions de la police, sauf lorsqu'il s'agit de notables ou d'actes particulièrement graves.

La consommation d'alcool n'allait donc pas sans poser de sérieux problèmes, surtout en pays viticole, lequel, de plus, comptait un nombre considérable de distillateurs – tous les paysans étant autorisés à distiller. Beaucoup de familles possédaient des vergers et faisaient distiller leurs fruits, parmi lesquels la prune tenait la vedette, mais aussi la pomme, la poire, le coing ou un mélange de tous les fruits mis ensemble dans le même tonneau.

On n'oubliera pas bien sûr l'absinthe, pourtant interdite dès 1910, produite clandestinement au Val-de-Travers et que l'on buvait presque sans se cacher dans les bistrots en commandant par exemple un « lait ». Et l'on concluait de toute manière rarement un bon repas sans une eau-de-vie.

## Un vrai lieu de vie

On rit aussi beaucoup au bistrot. Les clients adorent raconter de bonnes histoires à la cantonade et c'est à qui aura les plus drôles. Des amitiés indéfectibles y naissent. Pour beaucoup, il n'est pas question de passer une journée sans se rendre au bistrot. Même tôt le matin, puisque certains y avalaient un verre de schnaps avant d'aller au travail. Aller au bistrot, c'est être reconnu, salué, apprécié, exister en somme. Le bistrot, c'est un lieu de vie, un lieu à la fonction sociale essentielle. Une sorte de place publique où l'on aime se rencontrer.

Plus tard, dans les années 1970, s'ouvriront dans le village plusieurs bars à café et tea-rooms. Ces établissements accueilleront d'abord des femmes. Par la suite, le café, devenu principalement restaurant, perd beaucoup de son attrait comme lieu de retrouvailles exclusivement masculin, concurrencé par le développement des loisirs, le règne de la télévision, la facilité de se déplacer et tout simplement l'évolution des mœurs. Les femmes n'hésitent donc plus à s'y rendre, même seules, à quelques exceptions près liées à la réputation de l'établissement.



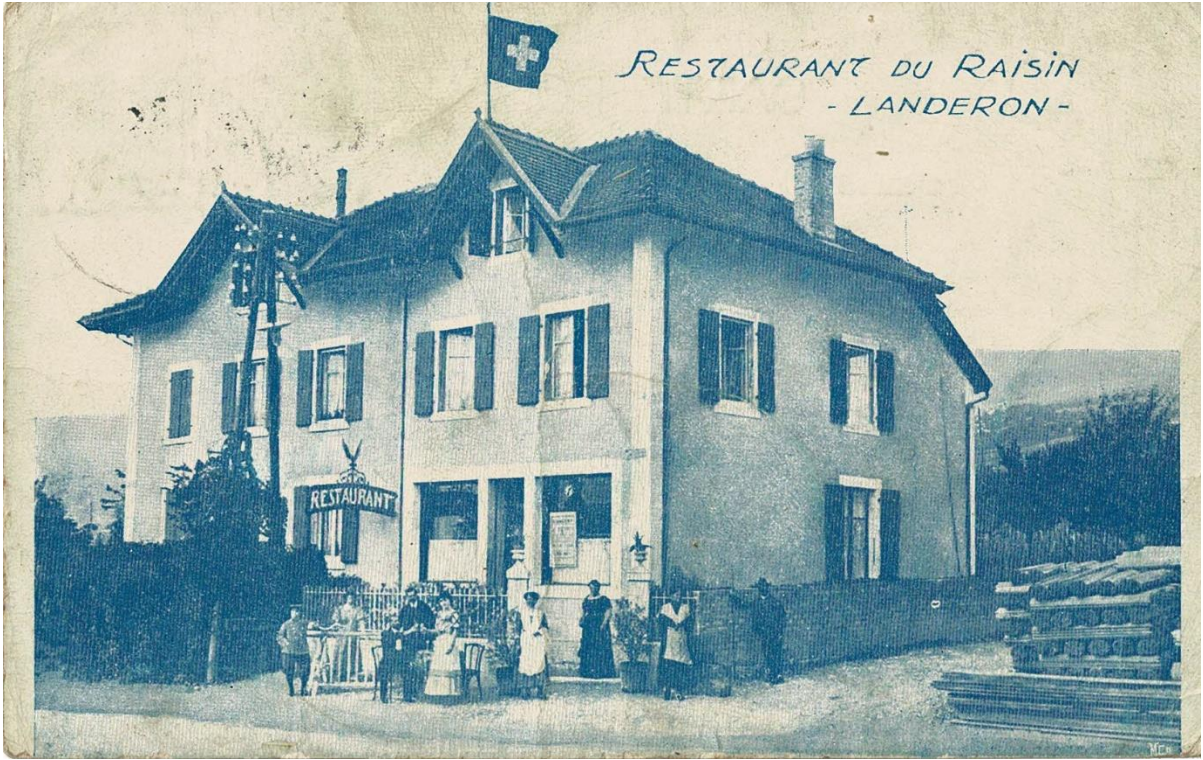
## Le Raisin - Route de la Neuveville 25

À l'endroit où est installé actuellement un commerce d'automobiles se trouvait le café du Raisin, fermé à la fin des années 1990. Le bâtiment existe encore, intégralement préservé, au pied de la rue du Moulin-de-la-Tour. À l'origine, et durant de longues années, le Raisin était surtout un relais routier extrêmement apprécié. Les poids lourds y faisaient halte volontiers, d'autant plus qu'une grande place de parc était disponible. Beaucoup de routiers y passaient la nuit.

Le Raisin a été longtemps tenu par la famille Imer. La patronne était réputée pour la qualité de son accueil et de sa cuisine. Elle était un peu la maman des chauffeurs qui lui vouaient une profonde amitié. Au point d'ailleurs qu'à son décès, ses clients et amis lui avaient envoyé tant de couronnes de fleurs qu'il a fallu deux chars à pont pour les porter, relève un témoin.

L'établissement était également célèbre pour ses bals des vendanges. On rapporte que certains habitants de Cressier se rendaient pour l'occasion au Raisin en tracasset, ce petit tracteur de vignes, et rentraient fort tard au volant de leur lent véhicule.

Par la suite, le Raisin est devenu un haut-lieu de la cuisine italienne. L'établissement comportait aussi un bar-discothèque où on venait de loin à la ronde puisqu'il fermait au petit matin. La création de l'autoroute A5, en captant la circulation, a accéléré la fermeture de cet établissement.



Collection privée

## Café de La Russie - Rue de la Russie 21

**Ce vieux café du Landeron était situé, comme son nom l'indique, dans le quartier de la Russie. L'emplacement du restaurant était occupé à l'origine par une ferme derrière laquelle se trouvait un verger.**

Ce café a été tenu entre autres par la famille Imer, puis par la famille Bourquin. Les derniers tenanciers ont été Christiane et Gérard Pauchard, de 1976 à la fin de l'année 1988, date à laquelle est survenue la fermeture de l'établissement. Ce café-restaurant était réputé pour sa cuisine et a maintenu longtemps, en saison, la tradition de la chasse, toujours fraîche et faite maison. Les routiers et une kyrielle d'habitues aimaient fréquenter ce restaurant essentiellement familial. Les animations musicales, en fin de semaine, faisaient aussi le succès de ce bistrot.

Un jour, raconte Christiane Pauchard, un habitué débarque dans le café. Régulièrement, il en ressort. Ce comportement intrigue la patronne. Son client lui explique alors qu'il a laissé quelqu'un dans sa voiture et qu'il va le rassurer. Compatissante, Christiane Pauchard lui demande de faire entrer cet ami. Ce qui fut fait : et c'est un veau fraîchement né qui entra en dérapant sur le carrelage du restaurant. Son propriétaire venait d'aller le chercher et l'avait tout bonnement installé sur le siège arrière de sa voiture. Qu'on se rassure, le veau, un peu effrayé, fut fort bien traité !

Et si les débuts des Pauchard, venus de l'extérieur et donc un peu considérés comme « étrangers », ne furent pas toujours faciles, le couple se constitua rapidement une clientèle d'habitues qui devinrent autant d'amis.

Le quartier aurait été baptisé ainsi parce qu'un état-major russe aurait pris ses quartiers dans l'une des maisons de maître du lieu lorsque les Alliés pénétrèrent dans la Principauté de Neuchâtel, en 1813, dans le cadre des grands conflits européens qui conduisirent à la chute de Napoléon. L'anecdote est pittoresque, mais pas documentée.





LE LANDERON - La Russy.

10759

Collection privée

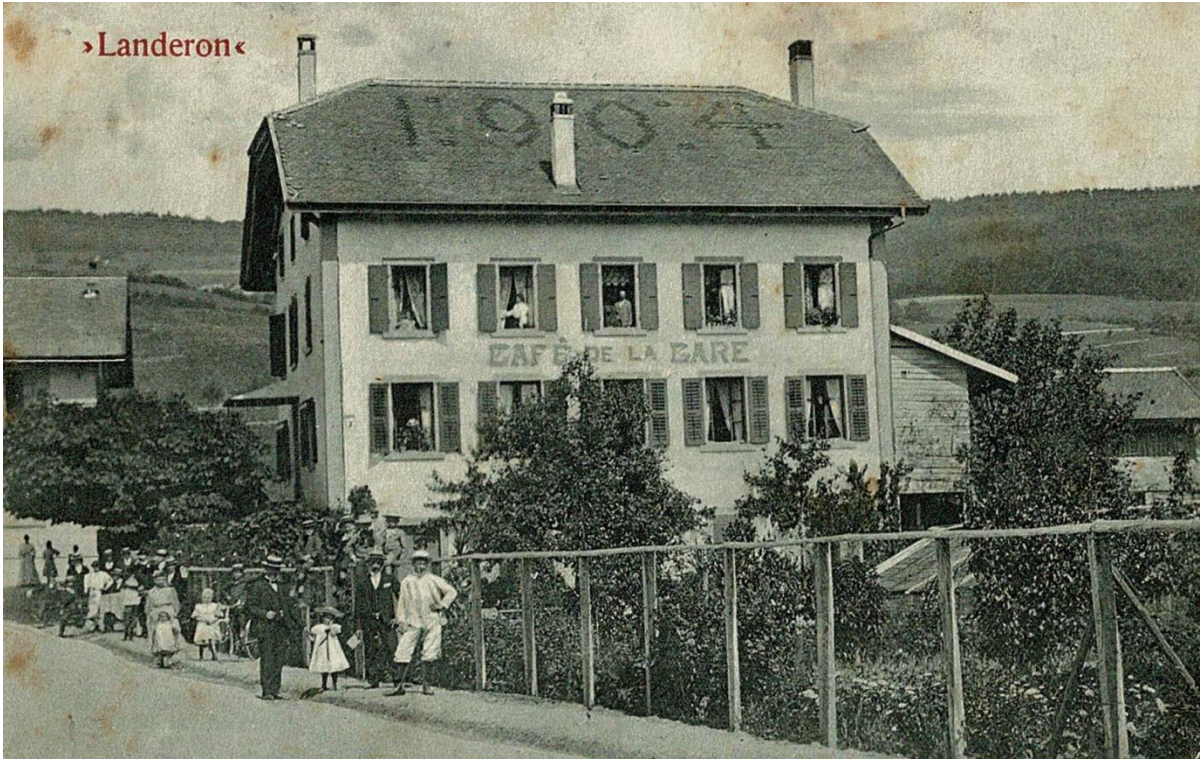
## Café de la Gare - Rue du Centre 6

**Cet hôtel-café-restaurant, devenu vétuste, a été intégralement désaffecté en 1983, puis démoli lors d'un exercice de l'armée en 1986. Ses derniers tenanciers, la famille Spengler, étaient alors devenus gérants de l'Hôtel de la Poste, à moins de 100 mètres de là.**

Le café de la Gare, ouvert vraisemblablement en 1868, était situé à l'emplacement de l'actuel Centre administratif communal. C'était un vaste établissement, doté de plusieurs chambres. Les dimensions importantes de la bâtisse, qui avait subi une transformation approfondie en 1904, indiquaient bien qu'elle recevait de nombreux hôtes de passage, surtout à l'époque où l'automobile n'était pas encore triomphante.

Le café de la Gare a également été tenu, entre 1970 et 1979, par Rosette – « la » Rosette du Café de Combes – et son mari Marcelin.

Au 19<sup>e</sup> siècle, lorsque le chemin de fer en plein développement remplace rapidement les transports lacustres, Le Landeron devient une étape ferroviaire incontournable. La ligne de la compagnie Franco-Suisse, venant d'Yverdon et de Neuchâtel, arrive au Landeron le 7 novembre 1859. Mais la société Est-Ouest, chargée de la construction des voies jusqu'à Bienne, engluée dans d'innombrables difficultés financières, ne peut terminer les travaux et est mise en liquidation. Une gare est construite en hâte, à proximité de là, dans l'actuel quartier de Bellerive. Faute de raccordement, Le Landeron devient donc, pour longtemps, une gare en cul-de-sac ! D'où peut-être l'importance des hôtels dans ce secteur, celui de la Gare comme celui de la Poste, ce qui permettait aux voyageurs de poursuivre leur route jusqu'à Bienne par le lac. Les Chemins de fer suisses établissent alors un horaire Genève-Le Landeron. Et c'est un peu plus tard que l'on vit même, en pleine frénésie ferroviaire, un horaire Le Landeron-Portbou, en Espagne ! Cette situation privilégiée sur le plan des communications routières, ferroviaires et lacustres a grandement favorisé l'industrialisation du Landeron, tout comme elle a stimulé le développement de ses bistrots.



Collection privée

## Hôtel de la Poste - Rue de la Gare 7

**L'établissement existe toujours sous le même nom, près de l'ancienne poste du village à laquelle il était accolé.**

L'ancienne poste est devenue elle-même un bar-restaurant. L'un des tenanciers de la Poste avait lancé, en véritable précurseur, à la fin des années 1990, la fondue bourguignonne qui fut l'un de ses grands succès.

L'Hôtel est aujourd'hui un restaurant pizzeria. La vocation hôtelière première de l'établissement était due, comme pour le Café de la Gare, à sa proximité avec la ligne de chemin de fer.





Collection privée

## L'Hôtel du Cerf - Rue de Soleure 29

**Célèbre café-restaurant qui a marqué la vie du village. Certainement l'un des plus pittoresques. Les anciens du village se souviennent de ce café situé au premier étage, fréquenté à toute heure. Tenu notamment par les familles Perroset, Frochoux, Varnier et Dubey, le café a été fermé pendant les années 1990, mais le bâtiment qui l'abritait a été intégralement conservé et transformé intérieurement pour créer des appartements.**

Ce bistrot est riche de vécu. Un cordonnier tenait boutique au rez-de-chaussée. On dit qu'il lui suffisait de frapper trois coups de marteau sur la paroi pour qu'aussitôt on lui apporte ses trois décis. Le café, situé au premier étage, était aussi le rendez-vous des nombreux clients du garage automobile qui lui était proche. Après les contrôles officiels des camions, qui se déroulaient dans le garage, une fois pneus et ampoules remplacés, les chauffeurs finissaient par y jouer aux cartes avec les gendarmes jusqu'à des heures avancées. Les participants à la messe du dimanche s'y retrouvaient en grand nombre pour leur traditionnel apéritif d'après l'office. Le frère de l'une des patronnes du lieu, le célèbre Julot, était surnommé le « fou du Cerf ». Il avait sa chambre dans les combles du café et s'était fait une spécialité de faire peur aux enfants, des faits qui sont restés dans la mémoire collective.

Les jeunes des deux mouvements de jeunesse de la localité, L'Avenir et L'Avant-garde, s'y retrouvaient pour boire des blancs-cassis et écouter (c'était une révolution) les premiers airs de jazz joués sur un vénérable tourne-disque, notamment le fameux « Les oignons » de Sidney Bechet. De nombreuses sociétés locales y tenaient leurs assemblées et comités. Celles de la Cécilienne, durant de nombreuses années, y furent mémorables. « Jusqu'à la pause, ça allait », relate un témoin, « mais après, lorsque le vin blanc était servi, l'ambiance montait d'un cran ! »

Le Cerf recevait également de nombreux militaires. Lors d'une soirée bien arrosée, probablement peu avant la Première Guerre mondiale, l'un des participants, un dragon – un cavalier d'armée – qui habitait près de là, va



chercher son cheval d'ordonnance. Toute l'équipe aide à monter le cheval au premier étage. Mais, impossible ensuite de le redescendre. Il a fallu porter l'animal pour lui faire retrouver le rez-de-chaussée. L'anecdote, inimaginable aujourd'hui, est bien attestée.

C'est au Cerf aussi que le peintre Albert Anker, d'Anet, qui acquit une notoriété dans la Suisse entière, aimait venir boire ses trois décis. L'artiste, né en 1831 et mort en 1910, y fit même, probablement dans ses dernières années, le portrait d'une jeune Landeronnaise, Antoinette Muriset. Personne ne sait ce que ce tableau est devenu.

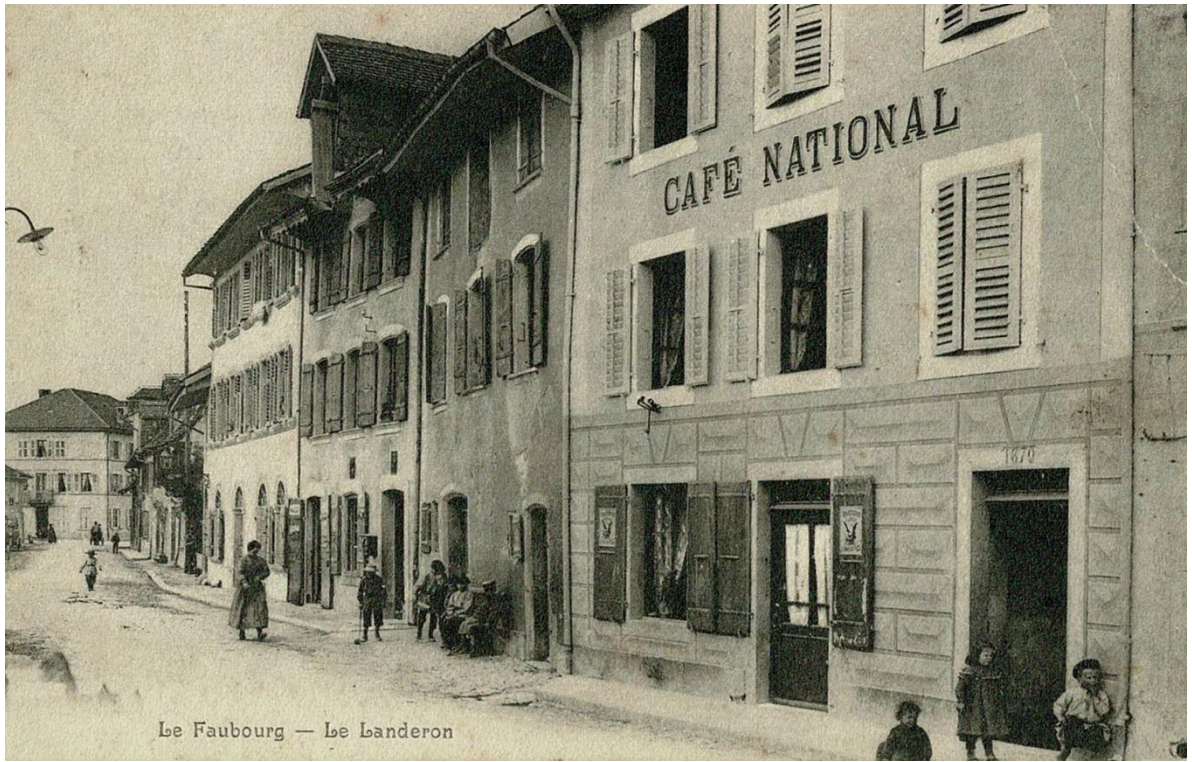


Collection privée

## **Le café National - Rue de Soleure 19**

Ce café a disparu en 1920, date à laquelle a été créée, dans le même immeuble, la boucherie Stamm par le grand-père de l'actuel propriétaire.

À l'époque, ce café aurait aussi débité du pain. On sait très peu de choses à son propos.



Collection privée

## Le café National - Rue du Faubourg 7

**À son ouverture, en 1920, cet établissement a repris le nom du café National de la Rue de Soleure fermé à la même date. Il existe toujours actuellement, mais sous le nom de Marshall Pub.**

Ce café possédait un jeu de quilles très couru. C'est dans ce bistrot fréquenté par une large clientèle du Landeron et des environs que se trouvaient les fameuses toiles peintes aujourd'hui restaurées et qui constituent l'épine dorsale de l'exposition « Rosette, 3 décis ! » à l'Hôtel de Ville du Landeron. Le National a longtemps été tenu, jusqu'à sa réaffectation, par la famille Tschanz.

C'était aussi le rendez-vous des chasseurs. Et les retours d'expédition étaient mémorables. L'un des chasseurs avait même fait, se souvient un témoin, le tour du village avec son trophée, un chevreuil, étendu sur le capot de sa voiture. Autres temps, autres mœurs. Ces chasseurs n'étaient pas tous de fins guidons. Lors d'une partie de chasse, à la pause, l'un des membres de l'équipe avait accidentellement tiré dans le sac appuyé contre un arbre par l'un de ses camarades. « Heureusement que je ne l'avais pas au dos », aurait placidement commenté le propriétaire du sac, selon un propos rapporté par l'un de ses amis.

Et la patronne avait parfois fort à faire pour faire régner l'ordre. Ainsi un soir, après la fermeture, entendit-elle un bruit suspect. Repérant une échelle posée contre la façade par le soupirant de l'une de ses sommelières, amoureuse d'un jeune homme du coin, elle crie au qui-vive. Le soupirant, affolé, saute du premier étage, se foule la cheville et s'enfuit clopin-clopant. Encore une fois : autres temps, autres mœurs.



Photo J. Girard



## Café Fédéral - Rue du Faubourg 1

**Café-brasserie extrêmement connu. L'établissement existe toujours, au même endroit et sous le même nom.**

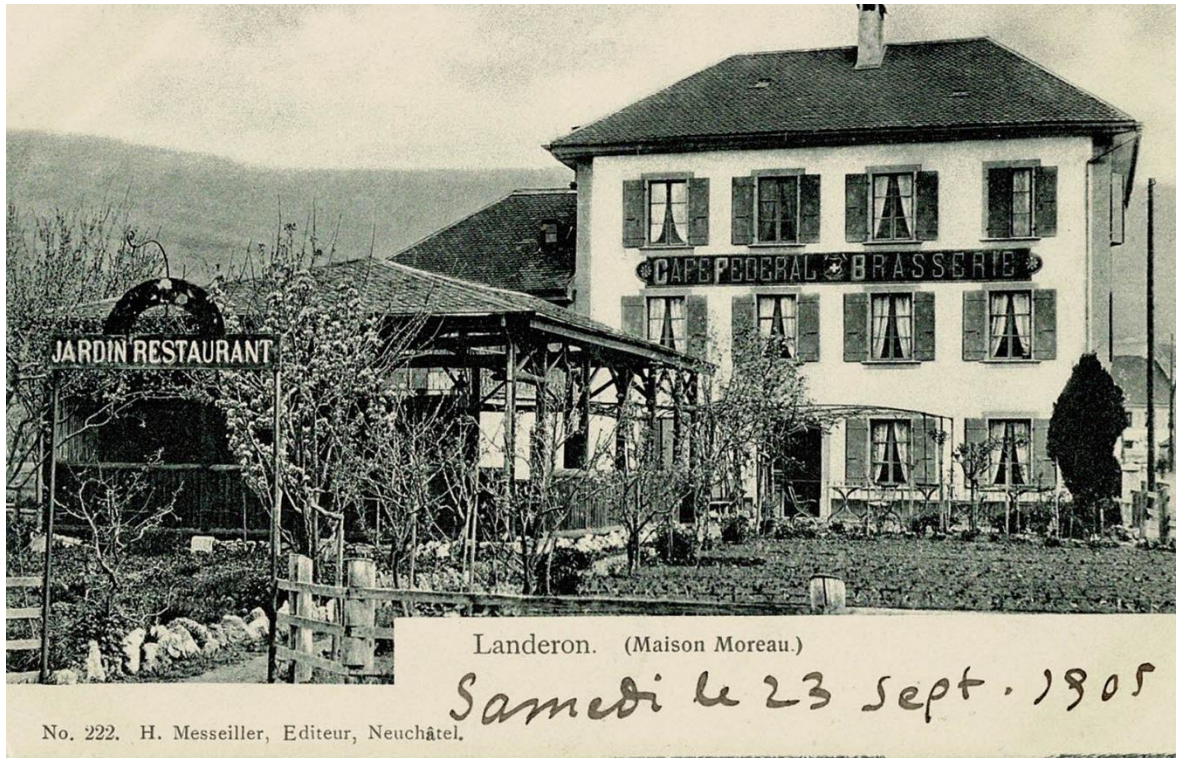
Trois générations de la famille Gerster ont marqué l'histoire de ce café-restaurant. Le grand-père Gerster, venu de Cornaux, acquiert la bâtisse en 1887. Elle portait alors le nom de Maison Moreau et était une boulangerie-bistrot. Pierre Gerster reprend le flambeau en mai 1947, et jusqu'en 1965. Puis le fils de ce dernier, Gilbert reprend l'établissement avec son épouse jusqu'en 1972, avant de le céder.

Ce café disposait, comme aujourd'hui, d'un grand jardin-terrasse ombragé qui faisait le bonheur de ses hôtes lors des chaudes journées d'été. Le café, réputé pour sa cuisine, disposait même d'un vivier à truites. Le Fédéral était flanqué d'un vaste pavillon couvert, en bois, ouvert sur les côtés, et sous lequel on dansait les samedis, lundis et mardis soir au son de l'orchestre.

Deux recettes fameuses de l'établissement sont restées dans la mémoire collective, le malakoff, une croûte au fromage sophistiquée, et le gotroset, un ragoût de porc, dont la viande était rôtie avant d'être cuisinée au vin rouge, puis liée au sang et à la crème.

Le restaurant est aujourd'hui un grill-pizzeria.





Collection privée

## Café du Raisin - Rue Saint-Maurice 5

**Disparu depuis longtemps, ce café avait comme enseigne une immense planche de bois portant : « Auberge du Raisin, à pied et à cheval ». Celle-ci a fini sa carrière dans l'autre café-restaurant du même nom, route de La Neuveville 23 et a disparu par suite.**

On sait qu'en 1859, l'établissement était tenu par Jacques-Alexis Bourgoïn. Cette maison appartient toujours, aujourd'hui, à un membre de la même famille. La demeure comportait, au rez-de-chaussée, une salle à boire, des écuries et des chambres à l'étage.



Photo J. Girard

## Hôtel Suisse - Rue Saint-Maurice 13

Établissement bien connu, qui existe toujours, dans le même immeuble, sous le nom d'AnticAmor. Il est devenu aujourd'hui un restaurant de spécialités italiennes doté d'une grande terrasse ombragée.

Dans les années 1960, le Suisse était un café réputé moderne : il a été l'un des premiers à disposer d'un juke-box qui faisait le bonheur des jeunes du village. Il était flanqué d'un bar où l'on se bousculait en fin de semaine.

Autour des années 1960, un incident a marqué les mémoires puisqu'un coup de feu y a été tiré, heureusement sans faire de victimes. Mais l'intervention de la police avait alors marqué les écoliers qui se rendaient au collège et qui avaient été tenus en lieu sûr. Ces écoliers, aujourd'hui plus que septuagénaires, s'en souviennent encore parfaitement.



Photo J. Girard



## Hôtel de Nemours - Ville 6

**S'il y a un établissement public chargé d'histoire, c'est l'Hôtel de Nemours dont le magnifique bâtiment fait saillie sur la rue. L'Hôtel porte ce nom depuis 1704, année au cours de laquelle le propriétaire de la maison reçut l'autorisation d'ouvrir une auberge à cette enseigne. L'Hôtel existe toujours, sous le même nom et dans le même immeuble.**

En 1704, on vit les dernières années du règne de la duchesse de Nemours dont le souvenir est resté vivant longtemps au Landeron. La duchesse était la dernière représentante de la dynastie française ayant régné sur la Principauté de Neuchâtel. Marie d'Orléans, princesse de Neuchâtel, et duchesse de Nemours, avait la réputation d'être dévouée à son peuple et celui-ci la vénérait de son vivant. Une réputation qui ne cessera de croître après l'arrivée des Prussiens, hostiles à la minorité catholique de la Principauté, notamment au Landeron. Et c'est là que se situe un épisode célèbre et dramatique de l'histoire du village. En 1672, Marie de Nemours revendique la régence de son demi-frère malade, au détriment de la mère de celui-ci, la duchesse de Longueville. Alors que la duchesse de Nemours se trouve en Suisse, sa belle-mère envoie le marquis de Saint-Micaud, gouverneur de Dijon, prendre le contrôle du Landeron. Mais les partisans de Marie, le 8 mai 1673, assassinent le marquis près de la fontaine du Vaillant. Cet épisode incite Louis XIV à rappeler Marie en France. L'attachement d'une bonne partie des Landeronnais à la duchesse n'en fut que plus grand. Marie de Nemours a toujours favorisé ses sujets du Landeron. Elle a assumé notamment les frais d'engagement d'un chapelain, un geste qui donnera naissance à la présence des capucins au Landeron.

Si l'Hôtel de Nemours est lié à la grande histoire, il l'est aussi et surtout à la vie courante. Avant la transformation intérieure du bâtiment, dans les années 1980, l'Hôtel fut propriété de la famille Frochoux, et dont Emma Frochoux fut à l'origine de sa notoriété culinaire.

Le Nemours était l'un des cafés les plus proches des grandes foires au bétail qui se tenaient chaque mois dans le bourg et où l'on vendait des dizaines

de vaches et de cochons. Or la plupart des transactions se poursuivaient dans les bistrotts des environs, dont le Nemours qui faisait ses affaires avec marchands et paysans. L'une des dernières tenancières, Madame Rebsamen, était comme il se doit, surnommée « la duchesse ». Restée dans les mémoires, elle n'était pas toujours d'un abord aisé. Elle n'hésitait pas à fermer à l'heure de son feuilleton. La « duchesse » possédait un merle des Indes plutôt bavard et bien dressé, qui lançait de sa voix nasillarde « t'as des ronds ? » ou « t'as payé ? » ! Beaucoup se faisaient un malicieux plaisir de fréquenter ce café rien que pour entendre ce merle gouailleur, et tester l'humeur de sa patronne.



Collection privée



## Café de la Tour, puis l'Aquarium - Ville 12

**Un peu plus loin que le Nemours se trouvait le Café de la Tour, devenu par la suite l'Aquarium. Le café a été fermé au cours des années 1990. Le bâtiment et les locaux sont toujours là, mais sont dorénavant d'usage privé.**

Le café de la Tour a notamment été tenu, avant la construction de l'Aquarium par la famille Ruedin. C'était un café-boulangerie qui disposait d'un guichet donnant sur la rue. On y vendait certes du pain, distribué dans tout le village par les gamins qui sont devenus aujourd'hui de précieux témoins de cette période. Mais le guichet servait aussi à servir le schnaps du matin à ceux qui partaient au travail, une coutume largement attestée.

L'un des tenanciers de l'établissement, Fredy Menetrey, y aménagea en 1959, un aquarium de 5'000 litres dans le four récemment désaffecté de la boulangerie. Mais, trois jours à peine, après son inauguration, la vitre, trop faible, cède brutalement. L'établissement étant plein, les clients pataugeaient dans le bistrot parmi les ailes rouges, premières occupantes de l'aquarium, se souviennent des témoins. L'aquarium fut reconstruit, beaucoup plus grand et au fond de l'établissement, avec une contenance de 16'500 litres et un pilier central pour consolider sa vitre.

Toujours selon des témoins, on vit un soir des pieds apparaître dans l'aquarium puis une figure hilare faisant signe aux clients. C'était un facétieux contremaître maçon du lieu qui, parti en goguette avec ses copains, jouait les sirènes aux côtés des poissons.

L'Aquarium est vite devenu une véritable institution, une attraction connue loin à la ronde, et les dimanches on faisait la queue pour y entrer. Il faut dire que le bassin abritait de très nombreuses espèces de poissons du lac, dûment répertoriées et présentées à l'aide d'images et de textes, Fredy Menetrey étant un vrai passionné de faune lacustre.

Les bistrots étaient à l'époque des rendez-vous incontournables. Lorsqu'on voulait de la compagnie, on se rendait au café, où il y avait toujours du monde. À l'Aquarium, on servait des pieds de cochons et du sanglier. Vers

la fin de la grande époque de l' Aquarium, on pouvait y voir en particulier un énorme silure pêché probablement dans le lac de Morat, où ils abondent. Ce silure mesurait, dit-on, 1m80 pour près de 60 kilos. Mais il n'a pas vécu longtemps. Seul souvenir de lui, sa tête naturalisée longtemps apposée au-dessus de l'aquarium. Un brochet de 1,2 mètre lui a tenu compagnie un certain temps. Dans les années 1970, du temps de la famille Rosset, le restaurant fut doté d'une « salle des chevaliers », qui jouissait d'une belle réputation culinaire.



Collection privée

## Café de la Croix fédérale - Ville 11

**Cet ancien café a probablement fermé ses portes vers 1930. On ne sait rien de cet établissement, dont ne subsiste qu'une ancienne photo de la devanture.**

À une certaine époque, quatre cafés coexistaient donc dans la vieille ville. Les habitants du bourg n'avaient en tout cas pas beaucoup de chemin à faire pour se rendre au bistrot !



<https://www.notrehistoire.ch/medias/38741>

## « Café » Ville 13 - Ville 13

**Une auberge dont l'histoire est particulièrement riche, mais dont le nom s'est perdu au fil du temps. Il s'agit du plus ancien établissement public connu du Landeron. Ce débit de boissons disparut en 1940 à la vente de l'immeuble, qui lui, existe toujours.**

La création de cet établissement est liée à l'existence de l'une des institutions les plus originales et les plus anciennes du Landeron, la confrérie de Saint-Antoine. Il existe deux confréries dans la localité, celle des saints Fabien et Sébastien, fondée en 1471, et celle de Saint Antoine, créée en 1474.

L'histoire de ce « café » particulier commence le 18 février 1550. Ce jour-là, la confrérie de Saint Antoine acquiert de Pierre Vallier, châtelain du Landeron, la maison portant aujourd'hui le numéro 13 en bise de ville, en échange d'une vigne et d'une somme en liquide. Cette vigne provenait d'un legs fait à des fins pieuses. C'est dans cette maison que fut exploitée une auberge où l'on pouvait loger « à pied et à cheval ». Mais l'histoire se compliqua. L'acquisition avait été faite sans le consentement du Conseil d'État, nécessaire parce que l'immeuble devenait propriété d'une institution. À Neuchâtel, on ne s'en aperçut que 120 ans plus tard, en 1675 ! Mais la confrérie se vit derechef menacée de confiscation. Sur l'intervention de la ville de Neuchâtel, elle put rester en possession de son immeuble, en payant un « droit d'amortissement ».

Le bâtiment fut partiellement dévasté par l'énorme incendie du 7 novembre 1760, qui détruisit de nombreuses maisons en bise de ville (est). Ce qui n'empêcha pas la confrérie de continuer à y tenir ses assemblées et fêtes annuelles, le dimanche précédant la fête de Saint Antoine, soit le 17 janvier.

La fonction de tenancier était mise aux enchères tous les six ans. La confrérie vendit sa maison le 10 décembre 1770 à un particulier, l'un de ses membres, Jean-Georges Bourgoïn. L'acte établi à l'époque précise que la vente se fait « avec son droit d'enseigne pour y vendre du vin » et que la

confrérie se réserve le droit d'y tenir ses assemblées aussi longtemps qu'elle le voudra, d'y conserver son coffre et les écussons de ses membres. C'est en 1940, à la suite d'un changement de propriétaire, que la confrérie transféra son local au château, dans la Salle de la question. Ce fut la fin de ce débit de boisson si particulier.



Photo J. Girard



## Café de Combes - Combes 2

**C'est le café d'une femme, Rosette, qui l'a véritablement incarné durant quarante ans. Le titre de l'exposition est un hommage à cette patronne devenue mythique. En effet, on n'allait pas « au café de Combes », on allait « chez la Rosette », tant elle a marqué les mémoires.**

De son vrai nom Rose-Marguerite Roth, née Maurer, Rosette a fait de l'établissement, fermé en 2016, un incontournable des rendez-vous amicaux dans le hameau de Combes. Rosette décéda un peu plus tard, le 18 juin 2018, à 79 ans.

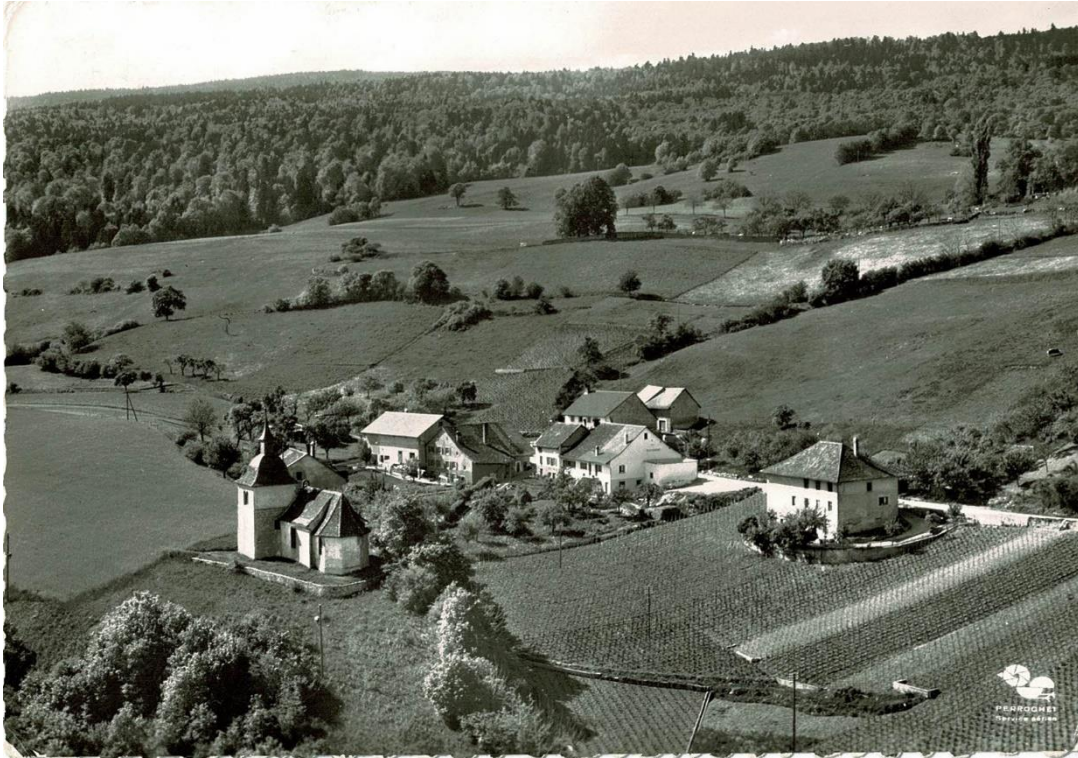
Rosette reprend le café tenu par ses beaux-parents en 1979. Elle a alors quarante ans. Elle le gèrera quatre décennies durant, en étant tout à la fois à la cuisine et au service. Car Rosette était une fine cuisinière. Ses filets mignons aux morilles, ses röstis – au saindoux – et son jambon étaient réputés. Il est vrai que Rosette avait tout d'abord, entre 1970 et 1979, officié avec son mari au Café de la Gare, au Landeron, où elle était seule en cuisine. Là, elle servait jusqu'à quarante menus chaque midi, des plats paysans qu'elle aimait préparer. Les camionneurs y venaient volontiers. À Combes, accaparé par l'exploitation du domaine agricole familial, son mari n'avait pas beaucoup de temps à consacrer au café familial, c'est pourquoi Rosette, pourtant mère de deux enfants, a assumé en majeure partie la gestion du restaurant.

Le destin de Rosette est particulièrement typique. Fille d'agriculteurs de la Joux-du-Plâne, au Val-de-Ruz, elle part à 20 ans de la ferme paternelle, elle travaille dans une ferme de Thurgovie où elle apprend l'allemand. De retour chez elle, elle est engagée comme serveuse à La Bonne Auberge, aux Bugnenets, chez les grands-parents de Didier Cuhe. Elle travaille par la suite à Saint-Imier avant d'être engagée au Café de la Russie, au Landeron, puis de rencontrer son mari, Marcelin Roth. Le café de Combes a été le théâtre de soirées mémorables autour des plats généreux de Rosette.

Mais l'on se rendait aussi volontiers à Combes pour y prendre l'apéritif entre amis, le week-end surtout. De nombreux clients venaient aussi y « taper le



carton ». Même après le décès de son mari, Rosette a continué à tenir son café, portée par la fidélité indestructible de ses clients. Le café de Combes, c'était une institution, un lieu de retrouvailles, de rires, où l'on aimait s'attarder. Un riche lieu social, un véritable bistrot, en fait...



Collection privée

## Le Montagnard - Rue du Temple 6

**Ce bistrot très populaire était abrité dans le bâtiment côté rue d'un bloc de deux maisons mitoyennes, l'autre comprenant un atelier de réparation de vélos. Ce café, qui disposait d'une salle de bal au premier étage, a disparu au tournant des années 1940. Le bâtiment existe cependant toujours, abritant des logements.**

Des témoignages concordants, transmis de génération en génération, font état d'un drame qui s'est déroulé dans ses environs avant la guerre de 1914-1918, probablement vers 1910. Le patron d'une petite entreprise du village s'y trouvait un soir. Son domestique aussi, à une autre table. Or ce patron nourrissait une colère de longue date à l'encontre de son employé. L'alcool aidant, probablement, il décide de le supprimer. Il l'attend à la sortie du bistrot un peu plus haut dans la rue, par un brouillard extrêmement épais. Il voit arriver une silhouette dans le noir, à laquelle il assène un coup de hache, tuant net le malheureux. Mais il s'était trompé de personne, son domestique ayant décidé dans l'intervalle d'aller boire un verre au National. Ce patron vindicatif avait assassiné un domestique habitant Lignièrès et qui rentrait paisiblement chez lui à pied. Le coupable fut arrêté, jugé et emprisonné. L'épisode montre bien que la violence était aussi liée à la vie de bistrot, même si les cas de meurtre sont extrêmement rares et qu'aucun autre fait de ce type n'est resté dans les mémoires.

De nombreux paysans s'arrêtaient au Montagnard lorsqu'ils revenaient de leurs livraisons à la centrale agricole de Cornaux, ceux du Landeron comme ceux de Lignièrès et du Plateau de Diesse. Les vigneronns aussi y faisaient volontiers halte. Même le dimanche lorsqu'ils allaient inspecter leurs vignes et ils qu'ils s'y attardaient souvent plus que nécessaire.



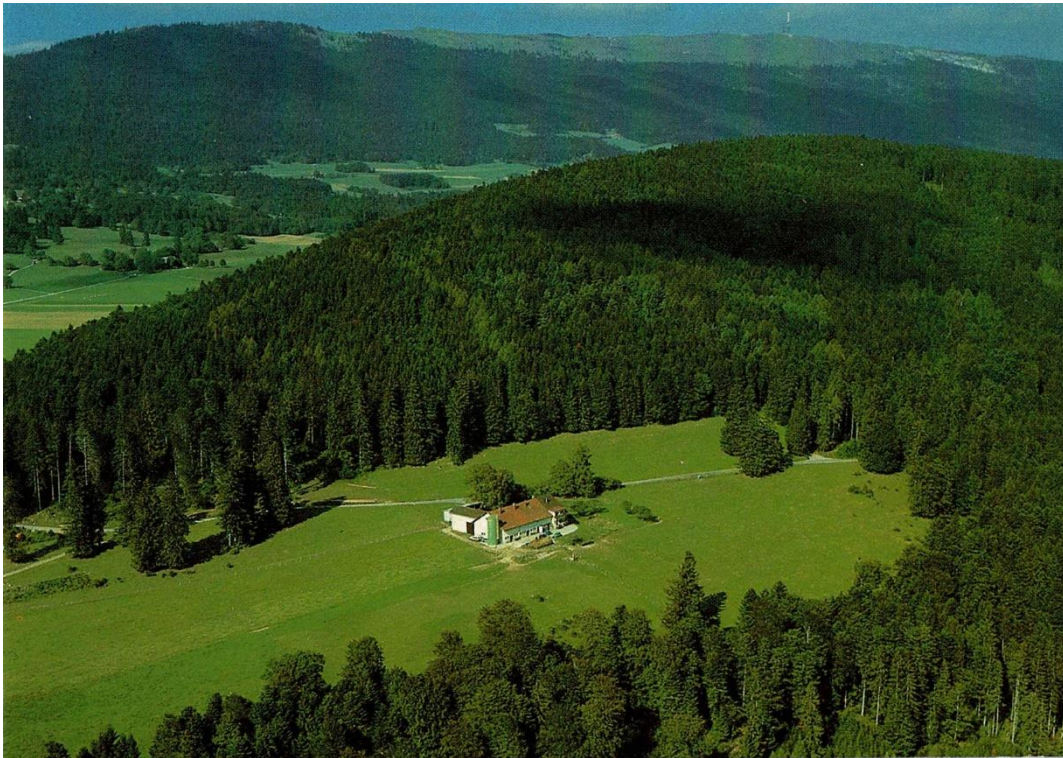
Photo J. Girard



## Le restaurant de la Métairie - Enges

Situé sur la commune d'Enges, à 937 mètres d'altitude, le restaurant de la Métairie du Landeron est tenu par la famille Humbert-Droz. On y déguste des mets campagnards typiques, saucisse à rôtir, atriaux, röstis, jambon et fondue.

On y voit donc s'arrêter, surtout les fins de semaines, des promeneurs, et des habitués de la région désireux de se retrouver au calme.



Collection privée

## Chicago - Route de la Neuveville

**Situé à la frontière entre Le Landeron et La Neuveville, vers le ruisseau du Pont de Vaux, cet établissement n'existe plus aujourd'hui. Ses murs ont été intégrés dans un immeuble rénové. C'était un café très mal famé, en fait un lupanar, voire un véritable bordel.**

Le site comprenait à l'origine une ferme et une écurie. Ce café accueillait surtout les ouvriers qui travaillaient dans les lamineries de La Neuveville et dans les nombreuses fabriques du Landeron, notamment dans l'horlogerie. Mais d'autres clients s'y rendaient aussi assidûment : agriculteurs, vigneron, et parfois, dit-on, notables en goguette ; l'excentration de l'établissement rendant moins visibles ceux qui le fréquentaient ! On plaisantait à l'époque, de façon fort imagée, sur les clients qui allaient « se soulager » en ces lieux. À peine leur paye hebdomadaire touchée, nombre d'ouvriers s'empressaient d'aller la dépenser dans ce café. Si bien que plusieurs familles sont tombées de ce fait dans l'indigence. Il semblerait que ce soit l'État, au vu des drames survenus, qui ait fait fermer définitivement cet établissement de perdicion dans les années 1930.

Un témoin rapporte que, vers 1956, il a encore vu dans une annexe aujourd'hui démolie, le piano mécanique dont le Chicago était pourvu. Il faut aussi rappeler que la ville de Chicago, au début du 20<sup>e</sup> siècle était considérée comme la capitale américaine du crime, illustrée notamment par les méfaits du plus célèbre gangster d'alors. Précurseur de la mafia, Al Capone, dit aussi Scarface (le Balafre) fit fortune dans le trafic d'alcool dans les années 1920 lors de la prohibition. Le café Chicago de l'est de la localité portait donc bien son nom...

## Restauration des toiles peintes

Signé « Jean Adamina 1904 », ces toiles peintes agrémentaient l'intérieur du Café National au Landeron (Faubourg 7). Elles représentent des paysages suisses, des décorations florales et végétales, ainsi que des natures mortes en lien avec le monde des cafés. Complet et cohérent, l'ensemble landeronnais est d'autant plus remarquable que ces peintures d'accompagnement sont en train de disparaître des cafés suisses.

Les 15 toiles peintes ont été rafraîchies une première fois dans les années 1940 par Paul Roeslin du Landeron, avec la pose de grandes plages de repeints et d'un vernis. Depuis lors, les œuvres ont subi les affres du temps : usure naturelle, découpes dans la toile, dégâts dus à la nicotine et au vandalisme.

Lors d'un changement de gérance et d'importants travaux effectués à l'intérieur de café, les toiles ont été consignées à la commune en 2008, puis déposées et conditionnées à la Fondation de l'Hôtel-de-Ville, qui a lancé, en 2016, un grand projet de restauration destiné à redonner un coup d'éclat à ces décors muraux.

Confié à un atelier de conservation-restauration, le travail a consisté, dans un premier temps, à enlever les résidus de moisissures, de peintures et de crépis présents au revers des toiles. Celles-ci ont été ensuite aplanies et tendues, et pour une grande partie d'entre elles, rentoilées pour atténuer les déformations (plis et cloques) qu'elles ont subies par le passé. La surface peinte a été nettoyée et dévernée afin d'atténuer la première restauration. Quelques retouches et un vernis de protection ont finalement été appliqués sur les œuvres.

Le but d'un tel travail de restauration ne consiste pas à retrouver l'état originel des toiles, mais bien d'en assurer l'intégrité pour le présent et pour le futur, en laissant aussi transparaître leur histoire et leur vécu.



## **IMPRESSUM**

### **CONCEPTION DE L'EXPOSITION**

Jacques GIRARD  
Sandrine GIRARDIER  
Frédéric LOEFFEL

### **RESTAURATION DES TOILES PEINTES**

Bernadette EQUY

### **MONTAGE DE L'EXPOSITION**

Jean-Claude BENOIT  
Walter KÜLLING  
André LINDER  
Charles PERROSET

### **GRAPHISME**

Marc-Olivier SCHATZ

### **IMPRESSIONS**

Cighélio

### **TÉMOINS SUR L'HISTOIRE DES CAFÉS**

Maurice BOURGOIN  
Alain GIRARD  
Maurice MALLET  
Michel MALLET  
Christiane et Gérald PAUCHARD  
René PLATTET  
Jeannette QUELLET  
Florence VEYA

### **PRÊTEURS D'OBJETS ET DE DOCUMENTS**

Yves COCHAND et Chantal RITTER-COCHAND  
Alain GIRARD  
Sylviane JEANNERET  
Mairy KYRIAKOU  
Maurice MALLET  
Catherine MUTTNER  
Stéphane QUELLET  
Famille ROTH

### **REMERCIEMENTS DIVERS**

Pierrette FROCHAUX  
Claire-Dominique GIRARD  
Madeleine HINKEL  
Michel HINKEL  
Eva VOLERY

### **AVEC LE PRÉCIEUX SOUTIEN FINANCIER DE**

Loterie romande  
Banque cantonale neuchâteloise  
Société de Développement du Landeron

